

# Le Samedi

VOL. I.—NO. 1.

MONTREAL, 15 JUIN 1889.

LE NUMERO, 5 CTS.  
PAR ANNEE, \$2.50.

## LEÇON D'HISTOIRE NATURELLE.



CE QUI ARRIVE AUX POULES COUVANT DES ŒUFS DE CANARD.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE, SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

UN AN, - - \$2.50. — SIX MOIS, - - \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMERO, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI"  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 15 JUIN 1889.

GRANDEUR D'ÂME: Ne battez jamais un tapis pendant qu'il est à terre.

Une guêpe dans le bois en vaut deux dans le cou.

Un savant a calculé qu'un escargot peut parcourir 330 pieds par jour. Ce serait une belle course avec les chars urbains de Montréal.

Les corps enseignants qui ont le privilège de conférer des grades universitaires auraient dû la semaine dernière donner quelques degrés au thermomètre.

Il faut avouer que le printemps a eu cette année une seconde enfance.

La mort du chef d'une grande maison de Cognac, nous a enlevé un homme important; mais son esprit reste parmi nous.

Le succès demeure à deux portes plus loin que la persévérance.

L'homme toujours suave et souriant est aussi insipide qu'un pudding sans sel.

Si vous êtes du mauvais côté d'un argument, faulxiez-vous de l'autre, sans compter que votre adversaire peut être un homme bien pris.

Mon caractère est comme mes bottes, disait un politicien, plus on le noircit, plus il reluit.

Quand un homme commence à voir double, c'est que ses verres sont trop forts.

Quelles contradictions!

L'eau salée donne du poisson frais.

Les mots vifs ralentissent l'amitié.

C'est quand le ciel a les bleus qu'il est le plus gai.

Allez donc parler des causes de la colère, quand il faut chauffer la théière à blanc pour la faire chanter!

Une jeune fille ne peut devenir une bonne moitié qu'en changeant de quartier.

Moins un homme a de tête plus il la perd.

## LE SAMEDI

En annonçant la naissance d'un journal hebdomadaire qui s'appellera LE SAMEDI, nous nous contentons de réclamer modestement une place inoccupée. Nous avons bien les journaux politiques, les revues littéraires et scientifiques, les publications illustrées et même la caricature politique; mais nous n'avons pas encore le recueil systématique des actualités en tous genres, mis à la portée du foyer domestique, sous la forme charmante d'un délassement sérieux ou d'une philosophie légère. Nous ne pouvons pas toujours être graves: ce n'est pas même notre devoir de l'être ainsi. Une gaieté raisonnée est le plus grand des bienfaits, la sagesse humoristique étant la base du bon tempérament.

Il va sans dire que le premier numéro d'une publication ne doit pas être dépourvu de promesses et d'engagements solennels. C'est l'indispensable vagissement du nouveau né; car depuis que les coquilles ont cessé de produire des Vénus tout élevées, c'est notre sort inévitable d'arriver au monde bien petits. Conformément au cérémonial, nous associons donc nos protestations de modestie et d'humble début à toutes les vantardises *du besoin qui se faisait sentir et du vide qu'il s'agit de combler*. Un irlandais dirait que le pays est encore rempli de ces vides dans lesquels nous allons puiser.

Du reste, c'est la loi; car un philosophe dont nous tâcherons de découvrir le nom a dit assez irrespectueusement: "Il y a des gens qui naissent riches; il y a des gens qui deviennent riches, il y en a d'autres qui restent journalistes." S'il est vrai que nous n'avons pas le choix de nos destinées, nous pouvons peut-être viser au minimum de la peine en adoptant la forme hebdomadaire, qui, comparée au journalisme quotidien, est comme une espèce de libération. Nous ajoutons à cela la consolation de nous savoir dans le chemin de personne; car nous ne ferons ni politique, ni littérature nationale. En dehors des quelques actualités que le foyer comme les rencontres de la rue aiment également à mettre en relief, nous nous contenterons de répéter, autant que possible, l'esprit des autres sur le continent américain. Nous n'avons donc ni programme à suivre, ni engagement à prendre, excepté celui d'être honnête et respectable et de joindre l'utile à l'agréable, en mêlant les choses pratiques aux choses plaisantes, de manière à passer pour le fidèle compagnon du cercle domestique.

LE SAMEDI, aura seize pages par semaine du présent format. Il contiendra:

1o Une revue raisonnée des événements politiques du Canada, des Etats-Unis et de l'Europe;

2o Un nombre considérable de gravures humoristiques du genre que nous soumettons maintenant au public;

3o Des articles de fantaisie sur la Vie usuelle, le Bien être domestique, l'Histoire Naturelle, les Aventures extraordinaires et les événements plus particulièrement piquants;

4o Mille passe-temps de société et délassements intelligents;

5o Les meilleurs mots d'esprit du jour;

6o Les nouvelles du monde social, scientifique et littéraire;

7o Quelques courts romans dont la moralité ne sera jamais discutable.

Nous n'avons aucune prétention à la haute littérature ni aux gravures artistiques.

Le prix du numéro sera de 5 centins et l'abonnement de \$2.50 par année.

## LA LITTÉRATURE HUMORISTIQUE

Le continent américain déborde d'originalité. Nous n'avons peut-être pas le maniéré, la ciselure, la délicatesse de tons qui signalent les centres littéraires de la vieille Europe ; mais nous avons notre verve, cette verte jeunesse, amie de la jovialité, cette surabondance de vie intellectuelle que nous prodiguons sans compter et à laquelle il est temps de donner un reflet permanent. Il est aussi difficile d'exposer un tel programme qu'il est impossible de saisir la définition de ce *wit and humour* dont toutes les classes de la société sont imprégnées et que les philosophes ont cherché à décrire sans trop de succès.

L'homme s'est défini lui-même un animal raisonnable et il est probablement dans le vrai ; mais, par antithèse, il est le seul animal qui cherche les impossibilités et les incongruités. Le castor construit toujours la même digue, l'abeille ne fait jamais de cellule irrégulière, l'araignée mesure parfaitement les carreaux de son tissu ; l'oiseau en bâtissant son nid possède sur le bout du bec toutes les lois de la géométrie ; il n'y a que l'homme qui réussisse à manquer son coup, à se mettre le doigt dans l'œil et à faire des ronds carrés. Et plus nous excellons à mal faire, plus l'humanité est disposée à se moquer de cette défaillance, qui la concerne, pourtant, tout entière. Les mésaventures des autres sont, sans malice et sans arrière pensée, la plus grande source de notre gaieté. Le premier rire spontané de l'enfant c'est de voir trébucher son petit frère ; et cette tendance nous suit jusqu'au tombeau.

On a vainement cherché à se rendre compte de cette vérité psychologique. On l'a tour à tour nommée : *La loi des incongruités ; une satisfaction égoïste de la mésaventure des autres*, etc. Certains l'ont appelée : *sublimité renversée*, c'est-à-dire de même que la contemplation et le génie tendent à infuser dans le cœur tout ce qui est beau, grand et au-dessus de nous, l'*humour* tend à élever, faire monter jusqu'à nous tout ce qui est incomplet, incongru et au-dessous de nous. Nous inclinierions à l'appeler *l'exagération sarcastique de la vérité*. L'*humour* est la peinture de la vie et appartient conséquemment à la plus haute littérature. Les deux plus grands écrivains de notre temps ont été deux humoristes : Louis Veuillot et Proudhon ; car si le fond de Veuillot était la philosophie la plus pure et la plus sérieuse, la forme seule la rendait irrésistible par cette élasticité de style, cette souplesse de badinage qui le fit le premier des boulevardiers. Les humoristes se comptent sur les dix doigts. Voltaire, qui était un ignorant, a laissé malheureusement les traces indestructibles de son ironie, quand Rousseau ou Diderot ont depuis longtemps cessé de faire une impression sensible. Existe-t-il un livre plus universellement entré dans les mœurs, dans la vie sociale que le chevalier Don Quichotte, le roi des livres humoristiques ? Quelles sont les grandes réputations littéraires du monde ? Aristophane et Terence dans l'antiquité ; Rabelais, Cervantès, Molière, Shakspeare, Addison, Dickens, Carlyle, Jean Paul Richter.

Cette forme accordée à l'homme de communiquer sa pensée aux autres est d'autant plus légitime que les livres saints eux-mêmes nous en fournissent plusieurs exemples. S'est-on jamais rendu compte que l'Évangile donne plus d'un exemple d'*humour* ? Cette comparaison des montagnes sautant comme des béliers, rentre dans le genre familier et réveille forcément les facultés joyeuses de l'imagination. La supercherie de Jacob aux dépens d'Esau le poilu, la parabole de l'enfant prodigue disputant sa nourriture aux pourceaux, passeraient dans tout autre livre pour une charge satirique. Les commentateurs eux-mêmes n'expliquent que par le désir de Dieu de faire du sarcasme et de se moquer d'Adam, en le chassant du paradis terrestre, le paragraphe suivant de la Genèse :

22. Et il dit : Voici Adam devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal ; maintenant donc craignons qu'il n'avance la main et ne prenne aussi de l'arbre de vie, et qu'il n'en mange et ne vive éternellement. (Genèse, chap. III).

La formule sacrée qui institue l'infailibilité du chef de l'église, consacre du même coup l'emploi du mot à double sens : *Tu es sur Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église*.

Addison parlant du passage de l'Évangile concernant le fils de Sirach, ne peut s'empêcher de dire : "With what stroke of nature, I had almost said of humour, has he described a treacherous friend ?"

Si nous prenons de si haut la définition de l'*humour*, c'est pour empêcher l'opinion publique de se fausser sur le but du SAMEDI qui, sous une forme légère, s'impose un but sérieux. Nous avons nos mœurs, nos spécialités et nos excentricités. La tournure originale de nos idées est le fruit d'habitudes inconscientes contractées au milieu de cette grandiose nature dans laquelle nous ébattons insouciant : ce mélange incroyable d'abondance et de privations, de comforts et d'incommodités inconnus en Europe, toutes les misères, tous les dangers, toutes les aventures, toutes les épreuves du *Wild West* comme du Nord enneigé, des chantiers de l'Ottawa comme des *free fights* du Texas, la verve de nos coureurs des bois comme l'audace des *cowboys*, la vigueur de nos muscles comme la fraîcheur de notre sang.

Les américains nous ont devancés dans la manifestation de ce genre particulier dont Charles F. Brown, qui s'est plus tard appelé Artemus Ward, est le révélateur et qui a produit subséquemment Billings, Mark Twain, Bill Nye, et toute cette classe remarquable de *paragraphers* qui font la fortune et la gloire du *Detroit Free Press*, du *Peck's Sun*, de l'*Arkansas Traveller*, du *Philadelphia Call*, puis des illustrés comme *Texas Siftings*, *Puck*, *Judge*, *Life*, *Time*, *Once a Week*, des Harper's et les *Sclies*.

La nation américaine est maintenant saturée de cet *humour* charmant qui déborde de ses journaux les plus sérieux comme de ses plus graves comices parlementaires, et qui a pénétré l'éloquence de la chaire, comme la littérature et les tribunes profanes. Tout le monde y pratique l'*humour* sans s'en apercevoir, mais avec un tel penchant que cette verve envahit les occupations les plus sérieuses de la vie. Nous tombions, l'autre jour, tout surpris, sur une dépêche officielle du président Lincoln, qui a dû sa prééminence à son talent de conteur humoristique. Il disait, dans un document sérieux, pour prouver la légèreté d'une canonnière, que "the gunboat could float wherever the ground was a little damp." On chercherait vainement le pendant de cette boutade dans toute la chancellerie de l'Europe. Quel autre qu'un officier américain, importuné d'une intervention non sollicitée, aurait eu l'irrévérence d'ordonner à un sergent, pendant qu'un prédicant, pour stimuler le zèle religieux des troupes, annonçait la conversion de dix hommes dans le régiment voisin : "Sergent détachez quinze hommes de votre compagnie et allez les faire baptiser." Ou bien cette boutade tout à fait historique d'un juge de paix de l'Iowa, appelé à se prononcer sur la plainte d'une jeune fille à laquelle quelque galant avait dérobé un baiser : "Action déboutée, parce que la demanderesse est si belle qu'il était impossible au défendeur de se retenir, et que la cour elle-même serait irrésistiblement portée à imiter l'accusé, si elle n'était pas sous serment." Jamais plaideuse ne perdit son procès avec autant de plaisir. Ou bien encore au temps de la rébellion sudiste, ce sermon du pasteur Brownslow, qui disait à ses ouailles : "C'est un devoir de conscience de combattre la sécession jusqu'au fond des enfers, tant que le feu des enfers ne sera pas éteint par le Pôle Nord ; et même alors nous irions encore nous battre sur la glace."

En général l'*humour* américain est d'une fraîcheur ravissante, dépouillé de tout cynisme et surtout de toute immoralité. L'américain rit pour rire, alors que le caricaturiste français ne met en jeu que les situations les plus risquées.

LE SAMEDI n'abordera que le genre convenable.

Le bijoutier capable d'inventer une épingle de cravate qui ne s'accroche pas dans les cheveux des femmes, ferait fortune.

Un politicien canadien, dans une visite au célèbre Parc Banf, (Montagnes Rocheuses) se faisait nommer les différents points d'intérêt.

—Quelle est cette haute montagne là-bas, demanda-t-il. On l'appelle *Mont Stephen*, en l'honneur de Sir George.—Et cette autre?—*Mont Macdonald*, en l'honneur de Sir John.—Quel est ce sommet pelé?—La pointe Carling, en l'honneur du ministre de l'agriculture.—Et cette masse cuivrée plus loin?—Le mont Tupper, en l'honneur du Commissaire à Londres.—Comment s'appelle cette magnifique nappe d'eau?—Le lac du Diable.—Quel est le membre du gouvernement qui lui a donné son nom.—Oh! quand celui-là s'est présenté, c'était au tour de l'opposition à le baptiser.

On vient de trouver une curieuse relique historique : les bateaux qui avaient amené l'armée d'Arnold vers Québec. Ces bateaux étaient restés dans la rivière Morte (Dead River) dans le nord du Maine. Arnold avait remonté la rivière Kennebec jusqu'à Gardiner. De là il se procura des embarcations plus légères pour le transport du bagage seulement. Un nommé Benben Colburn, de Gardiner, construisit 200 bateaux qui lui coûtèrent \$6,000. L'armée d'Arnold remonta lentement au milieu des plus grandes fatigues jusqu'aux Four ches où la Dead River s'unit au Kennebec. De là elle fit 12 milles dans Dead River, quand les rapides Spencer arrêtaient les bateaux, à 30 milles des frontières canadiennes et 75 milles de Québec. Pour être sûrs de retrouver leurs bateaux au retour, ils les chargèrent de pierre et les laissèrent au fond de l'eau. Ils ne les revirent jamais et Arnold trouva la mort dans les glaces de la citadelle.

Quand à Colburn il ne fut jamais remboursé par le gouvernement de Washington de ses \$6,000 et mourut ruiné.

Où s'arrêtera le sans gêne américain. Voilà maintenant les jeunes filles de bonne famille et honnêtes de New York qui se prennent des appartements en ville tout comme leurs frères prennent des chambres de garçon, sans perdre de leur considération dans la société. Elles appellent ces chambres : leur Dorothee.

Le *Boston Courier*, fait remarquer que cette émancipation de la femme américaine coïncide avec la disparition de la religion.

Sir Indian Paunceforte, le nouveau ministre anglais à Washington ne restera probablement pas longtemps à ce poste. Beaucoup considèrent son ancienne position d'assistant secrétaire d'Etat en Angleterre comme supérieure à ce qu'il a maintenant. Il avait \$15,000 de traitement et il était souverain dans son département régissant ministres comme ambassadeurs et réglant à peu près comme il l'entendait toutes les questions diplomatiques. La rumeur va jusqu'à dire que son déplacement est dû à une intrigue pour faire place à un favori, Sir Philip Currie. Sir Indian Paunceforte ne voulait pas venir à Washington. On a été obligé de lui promettre l'ambassade de Madrid qu'il aura sous peu. C'est pourquoi, il n'a pas amené sa famille.

Tout cela nous permet de conjecturer que bientôt le ministre anglais à Washington pourrait bien être un homme d'état canadien.

Le duc de Portland, qui vient de gagner le Derby, peut passer pour un homme chanceux. Il avait aussi remporté la course l'an dernier avec *Ayrshire*, en empochant \$134,055 de paris. On calcule qu'il a, cette année, déjà obtenu plus de \$200,000 avec *Donovan*, au Derby et *Ayrshire* et sa sœur *Semolina* qui ont gagné toutes les autres courses.

A 19 ans il n'était qu'un lieutenant insignifiant dans les Goldstream et il y avait quinze ou vingt oncles ou cousins qui avaient préséance sur lui pour la succession du riche duc de Portland, son oncle. Chose extraordinaire, il

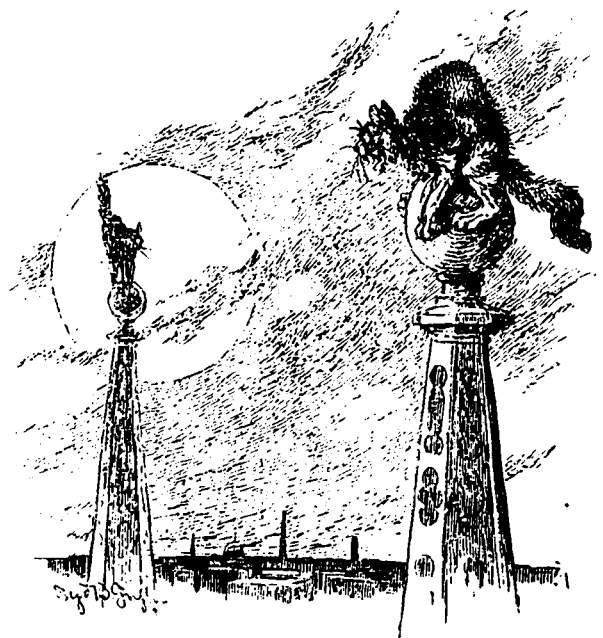
n'alla jamais voir cet oncle, qui, du reste, ne voulait pas le recevoir. Cependant, ce dernier lui légua près de \$50,000,000. Le jeune Duc n'a que 16 chevaux dans son écurie. Pour comble de bonheur, il a épousé cette semaine l'une des plus belles femmes du Royaume-Uni, une beauté de six pieds dont il est éperdument amoureux.

La plus grande course après le Derby, c'est les *Oaks*. Lord Randolph Churchill l'a gagnée avec *L'Abbesse de Jouarre*. Les écuries du jeune homme d'état sont soutenues par le millionnaire Col. North qui a fait une immense fortune dans les mines de Nitrate.

Il y a dix ans la plus grande vitesse obtenue sur mer dans les 24 heures par un steamer, était de 380 milles. En 1883 l'*Alaska* souleva un cri général de surprise en parcourant 452 milles. Le *City of New York* qui est arrivé d'Europe la semaine dernière, a fait 515 milles marins, ce qui fait 592 milles terrestres, soit 25 milles à l'heure. Si l'on tient compte des arrêts et diverses pertes de temps les voies ferrées entre l'Atlantique et le Pacifique n'obtiennent pas la même vitesse. Comme il y a 1350 milles marins entre le Detroit de Belle-Isle et Galway, Irlande, les voyageurs par la route canadienne n'auraient que trois jours de mer.

Voici un nouveau et grave problème social à l'étude. Quand une fille se marie, le titre préfix de *mademoiselle* se change en *madame*. On sait immédiatement par cette désignation qu'elle n'est plus disponible. Mais *monsieur* un tel reste toujours *monsieur*, en sorte qu'il faut constamment poser la question : "Est-il marié ou garçon?" Qui trouvera la désignation voulue?

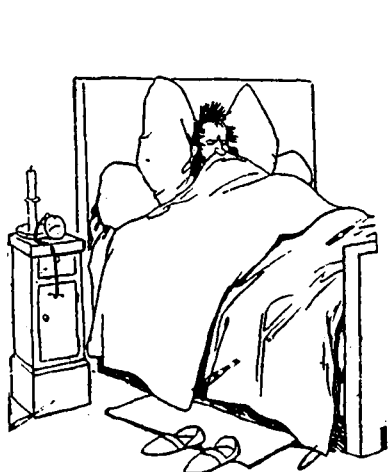
On parle souvent, dans les toilettes, de couleur bleu ciel. Cependant pas un chimiste n'avait pu produire exactement cette teinte divine que nous offre le firmament. Elle était possible, cependant, puisqu'il a été constaté par les fouilles de Pompei que les Romains connaissaient l'*azurine*. Un savant M. Fouqué vient de retrouver ce secret perdu. Il le produit avec du silicate de cuivre et de la chaux. Cette couleur qui ne change pas est identiquement pareille au *Bleu alexandrin* comme au temps des rois Ptolomées et importé en Italie dans les premières années de l'ère chrétienne.



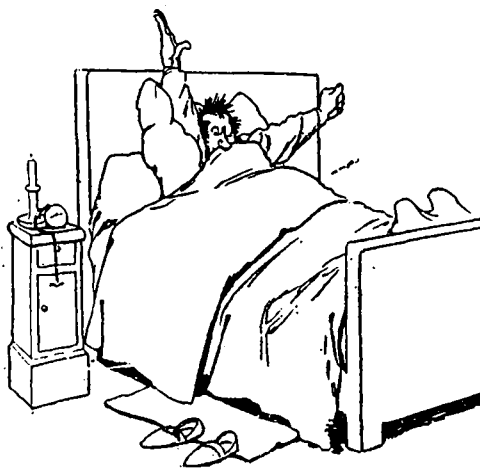
MINETTE.—Tu sais, mon jeune Tom, quand tu me donneras des rendez-vous tu te rappelleras que cette église a deux clochers.

## IDYLLE

LE MATIN DE SES NOCES



1.—A l'hôtel, 5 a.m.



2.—Ou...ouiche !



3.—Pristi, 5 heures 10 !



4.—Si j'allais manquer le train !



5.—Cette chère Eulalie... Sacr...



6.—Tu diras pourquoi.



7.—Je le manque c'est sûr !



8.—Fr...r...r...r !



9.—Ça fait du bien.

*(La suite au prochain numéro).*

Lord Lonsdale, qui est revenu bredouille de la découverte du Pôle Nord, n'en dit que du mal. On peut toujours calculer approximativement si un explorateur a découvert ou non le Pôle Nord. S'il en revient, il ne l'a pas rejoint. S'il n'en revient pas, il doit y être ; car le Pôle Nord a pour règle invariable de ne jamais nous donner de ses nouvelles, et c'est même de là que vient l'expression : *un silence glacial*.

Comme question d'hygiène, ne prenez jamais de thé dans le jour. Giroux vient d'être condamné à quinze jours de prison, pour en avoir pris une demi-livre sur la rue Ste. Catherine. Il est vrai que l'absence du commis avait donné un mauvais goût au breuvage.

Qu'est-ce l'aloë ? C'est tout simplement un porc-épi retourné.

## SUPERSTITIONS

## A PROPOS DE BÉBÉS

En Irlande, on met au bébé une ceinture faite des cheveux de la mère.

En Hollande, on met dans le berceau du nouveau-né, de l'ail, du sel, du pain et du steak.

Une paysanne des Pays-Bas, y met une paire de pincettes ou un couteau. On a la même pratique dans quelques parties de l'Angleterre.

En Bretagne, les voisins s'occupant du nouveau-né, lui font craquer les jointures et lui frottent la tête avec de l'huile pour lui resouder les os du crâne.

Dans la Grèce moderne, la mère avant de coucher son enfant, le fait tourner trois fois devant le feu en chantant sa chanson favorite pour chasser les mauvais esprits.

En Roumanie, on met un petit ruban rouge à l'enfant, pour le protéger contre toute injure.

Dans les Vosges, on dit qu'un enfant né pendant la nouvelle lune a la langue mieux pendue, tandis que ceux nés dans le dernier quartier, parlent moins bien, mais raisonnent mieux.

En Turquie, entr'autres amulettes, on met sur le front de l'enfant un petit morceau de boue bien cuite dans de l'eau bouillante, préparée au milieu de certains charmes.

En Suède, la mère met un livre sous la tête de l'enfant pour qu'il apprenne à lire vite, et met de l'argent dans son premier bain pour qu'il trouve la fortune en grandissant.

## A PROPOS DE MARINS

Un marin ne laisse jamais un port le vendredi. Vous ne voyez aucune compagnie annoncer des départs pour ce jour.

Si l'on a un cadavre à transporter, il faut le mettre dans une caisse à marchandises, car beaucoup de matelots ne suivraient pas le navire, s'ils connaissaient la présence d'un corps à bord.

Montrer un navire du doigt en mer, porte malheur.

Il ne faut se couper les ongles et la barbe que durant une tempête.

Les rats ne laissent le navire qu'à la veille du voyage où il doit couler.

Eternuer du côté gauche, en montant sur le navire, porte malheur.

Il ne faut ni prendre de poisson, ni tuer de gibier en pleine mer.

## UNE PINCÉE DE CONSEILS

*Moyen de préserver les chevaux des mouches et taons.*—Asperger les chevaux avec de l'eau contenant en solution de l'acide phénique impur (ou en suspension).

Le cocher a une bouteille contenant le mélange dans le coffre de la voiture, et de temps à autre, avec une éponge, il en asperge les chevaux, après avoir secoué la bouteille.

On recommande aussi la décoction de quassia amara pour éloigner le taon des chevaux.

*Recette contre...*—Ne vous froissez pas, cher lecteur, ni vous surtout, charmante lectrice, recette contre la mauvaise haleine :

Café en poudre, 5 onces; charbon végétal porphyrisé, 1½ once; sucre, 1½ once; vanille, 1/5 once; mucilage de gomme, quantité suffisante pour amalgamer le mélange.

Faites des pastilles de 23 grains chacune, à prendre à la dose de six à huit par jour.

*Guérison du Coryza ou Rhume de cerveau.*—Prendre des pilules renfermant un demi-milligramme d'atropine. Au bout d'un quart d'heure la sécrétion de la muqueuse nasale aura disparu et la respiration redeviendra libre.

Pour le traitement des bronchites, on emploie aussi avec succès le sel d'atropine.

*Une recette infallible pour détruire les punaises.*—Faire infuser pendant dix minutes dans de l'eau chaude des feuilles d'absinthe, puis badigeonner avec cette eau, et au moyen d'un pinceau, les lits, boiseries et parois habités par ces insectes dégoûtants. L'effet sera presque immédiat.

*Cousins et moustiques.*—Les cousins sont surtout à craindre pendant le sommeil. On les éloigne en attachant une branche de lavande à la tête de son lit; on recommande aussi les moyens suivants : 1o fumée obtenue en brûlant du pyrèthre ou une poudre identique, dans une soucoupe en un petit cône; 2o placer un morceau de viande dans un coin de la chambre; tous les moustiques s'y réunissent.

*Moyen d'arrêter la douleur dans les cas de brûlure.*—Pour arrêter la douleur presque instantanément dans les cas de brûlure étendue et superficielle, il suffit de faire couler sur la partie malade, lentement et sans interruption, le contenu d'un siphon d'eau de Seltz. On a essayé de remplacer le siphon par un filet d'eau froide simple; la douleur, calmée par l'eau de Seltz, reparut sous l'eau froide, et fut de nouveau de calmée quand l'eau de Seltz fut de nouveau employée.

*Moyen d'éloigner les fourmis.*—Autour de l'endroit où se trouvent les fourmis, éparpillez des feuilles de noyer; en peu de temps, vous ne verrez plus aucune trace de ces insectes.

Les fourmis éprouvent une telle répulsion pour les feuilles de noyer qu'elles abandonneront même leur fourmière si on entasse de ces feuilles à proximité.

*Autre moyen.*—On coupe des tiges d'anis fraîches en petits morceaux que l'on place dans les trous d'où sortent les fourmis.

On prend des feuilles, et on frotte les endroits d'où l'on veut faire fuir les fourmis.

*Pour faire l'alcool camphré.*—Tout le monde se sert avec avantage d'alcool camphré; mais tout le monde ne sait pas le faire. Voici la vraie manière: Camphre, 1 drachme; Ammoniaque liquide, 2 drachmes; Alcool rectifié, 6 drachmes; Huile de lavande, 5 gouttes.

*Pour tenir les pieds secs et les endurcir à la marche.*—(Recette de l'armée Allemande). Acide salicylique, 3 parties; Em pois, 10 parties; Pierre à savon en poudre, 87; Mettre cette composition dans les bas et les chaussures.

*Pour empêcher les éboulis.*—On sème dans la côte la graine de Pavot rouge royal. Cette plante pousse de telles racines qu'elle arrête tout éboulis. Cette méthode est précieuse pour les remblais de chemin de fer.

*Contre le mal de dents.*—Extrait alcoolique sec d'opium, 1 partie; Camphre, 1 partie; Baume du Pérou, 1 partie; Mastic, 2 parties; Chloroforme, 20 parties; On imbibe la ouate de cette solution et l'on met dans la dent.

De la ouate trempée dans l'ammoniaque, guérit le mal de dent. Ce remède produit en commençant une certaine hilarité nerveuse qui n'est nullement dangereuse.

L'usage des pistolets-jouets est dangereux, car la matière fulgurante de la capsule est poison, et si un morceau de la capsule blesse la main ou la figure de l'enfant, le tétanos s'ensuit souvent. Il vaut mieux ne jamais donner de tel amusement à un enfant; mais si le malheur arrive, faites brûler immédiatement de la laine, soamez la blessure à cette fumée, puis mettez une emplâtre de la laine brûlée sur la blessure.

Un gargarisme de jus de citron est excellent contre la diphthérie.

Un gargarisme de sel pur arrête immédiatement la toux et les irritations de la gorge.

Un visiteur Français, qui depuis son arrivée à Montréal, ne cesse d'apprendre de nouveaux noms de *bitters*, est invité chez un musicien.

—Désirez-vous une sonate avant le dîner?

—Mon Dieu, j'en ai déjà pris quatre en route; mais, cependant, j'en prendrai bien encore une.

## FABLES EXPRESS

## I

Un long tambour-major déjeunait d'un anchoi.

MORALITÉ :

On a toujours besoin d'un plus petit que soi.

## II

Un porc ayant trouvé du vin dans un chaudron,  
Se sentit sur le soir ivre comme un cochon.

MORALITÉ :

L'occasion fait le lard rond.

## III

De coups certain quidam rouait un camarade,  
Si bien qu'il fut soudain empoigné par la garde  
Mais un ancien ami pour lui cautionna :

MORALITÉ :

Frappez : de vous l'on répondra.

## IV

La mort voulut changer son ministre assassin,  
Soudain s'offrent la goutte, et la fièvre et la peste.  
" Je ne vois, dit la mort, s'offrir nul médecin."

MORALITÉ :

Le mérite est modeste.

## V

Pour avoir trop voulu chanter à plein gosier,  
Un ténor tout à coup ne put plus s'offrir,  
Et naturellement aux sifflets fut en butte.

MORALITÉ :

Au bout du fausset la culbute.

## VI

Une charmante fillette,  
Grignotait de la galette ;  
Un monsieur appella l'enfant.

MORALITÉ :

La petite vient en mangeant.

## PLUS CROYABLE QUE LE VEAU A DEUX TÊTES

—J'ai envie d'écrire à Barnum, pour lui vendre une curiosité.

—Qu'est-ce que c'est donc, papa ?

—J'ai vu hier soir, dans le salon, deux têtes sur la même épaule, reprend le père, en jetant un regard narquois vers Angelina.

## FORT A FORT

La maîtresse de pension, à un jeune pensionnaire.—  
Monsieur Jules, vous ne ferez jamais un homme au régime du pain rôti et du thé. Il vous faut une nourriture plus forte.

—Eh ! bien, je vais le faire, passez-moi le beurre.

—Alfred, il me semble que tu ne m'aimes pas autant que lors de notre mariage.

—Qu'est-ce qui te fait dire cela, Emma ?

—Tu prenais bien plus de temps qu'aujourd'hui pour boutonner mes gants.

## SONNET

C'est un souvenir du Tonkin, où l'auteur servait comme officier dans la légion étrangère.

ORDRE

On m'avait dit : Allez ! J'allais. Gaiment, alertes,  
Mes étrangers, mes bons mercenaires marchaient  
Par les champs de lotus et les rizières vertes,  
Et nous vîmes un lac où des pêcheurs pêchaient.

Des pagodes au toit retroussé, tout ouvertes,  
Sous les bambous très fins près de là se cachaient ;  
Des cases souriaient de nattes reconvertes,  
En haut des banyans les perruches nichaient.

Et le vent balançait les éventails de palmes,  
Et des buissons fleuris de néliers plus calmes  
Filait en l'air d'un jet l'ariquier fuselé.

Et les fruits du litchi criblaient d'or le feuillage,  
Et les cactus flambaient en bas. Tout ce village  
Était joyeux, vivant, béni. Je l'ai brûlé.

VICOMTE DE BORELLI.

## PHYSIOLOGIE

On a déjà essayé de surprendre le caractère des personnes par l'observation des lignes de la main, par l'étude de l'écriture, etc. Un chercheur facétieux vient de découvrir une autre méthode pour arriver à la connaissance de son prochain.

Il est arrivé à deviner le caractère d'un monsieur en examinant... son parapluie.

Voici quelques-uns des signes caractéristiques :

Un homme qui pose son parapluie dans un coin est un homme évidemment peu soigneux, qui ne tient pas du tout à le rapporter.

Dans la rue, lorsque vous voyez un couple sous un parapluie, si la dame est complètement abritée et le monsieur sous les gouttières, cela indique une passion naissante.

Si, au contraire, c'est le monsieur qui est sous le parapluie, et la dame sous les gouttières, cela signifie : vieux mariés.

Porter son parapluie à angle droit, sous son bras, est le signe certain de la perte d'un œil... pour le monsieur qui suit.

Poser négligemment dans un coin un parapluie de coton à côté d'un parapluie de soie, indique des vellétés de libre-échange,

Prêter un parapluie auquel on tient, signe évident de dérangement d'esprit.

## TORT IRREPARABLE

*Sam*, (avec aigreur).—Cette femme m'a fait le plus grand tort qu'un homme puisse éprouver, en me donnant sa parole qu'elle m'épouserait et...

*Henri*.—Elle y a manqué ?

*Sam*.—Non, elle l'a tenue et m'a forcé à tenir la mienne.

—Il faut pourtant avouer que cette madame Laidentout a deux beautés.

—Tonnerre ! Je voudrais savoir lesquelles.

—Mais elle a de superbes sourcils !

—Bon, et quoi encore ?

—Comptez : le sourcil gauche et le sourcil droit.

*Jeuve Américain*.—Quel est votre père, Mabel ?

*Mabel*.—En vérité, je ne le sais pas. Ma mère a divorcé avant ma naissance et était remariée quand je suis venue au monde. C'est son troisième mari qui m'a fait instruire, et je porte le nom de son quatrième.

Les mots de pochard sont inépuisables.

*Tom*.—Est-ce que ça te ferait plaisir d'avoir une place de saint dans le paradis ?

*Le vieux sableur*.—Fichtre oui.

*Tom*.—Quel saint que tu voudrais être ?

*Le vieux sableur*.—Saint Ivre.

## LE LENDEMAIN D'UN COUP DE VENT



ATHANASE éprouve une tendance à dormir sur le fauteuil du barbier.

LE BARBIER.—C'est fini, monsieur. *Next* :

ATHANASE.—Fais moi les cheveux.

LE BARBIER.—Je viens de les couper deux fois.

ATHANASE.—Un shamp...p...poo.

LE BARBIER.—C'est fait.

ATHANASE.—Qui n'a ni l'idée ni les jambes au déplacement.—Arrache moi une dent.

## FÉCONDITÉ DES ANIMAUX

Une curieuse notice de M. Delaunay, dans la *Revue scientifique*, nous donne de stupéfiants détails sur l'incroyable fécondité de certains animaux.

C'est ainsi qu'en vingt-quatre heures, une cellule de *Mycoderma aceti* peut engendrer trois milliards de cellules semblables à elle-même.

Chez les animaux inférieurs, la fécondité n'a pour ainsi dire pas de limite : en quarante-deux jours, une seule paramelle fournit une descendance de 1,400,000 individus nouveaux.

M. Pasteur a démontré avec quelle incroyable rapidité se multiplient les microbes.

Une portée ordinaire de papillons est de 400 œufs. Une femelle de termitte pond 60 œufs par minute. Une reine abeille pond, chaque année, 6,000 œufs.

Une mouche peut produire près de 800,000 mouches semblables à elle.

Enfin, la postérité d'un puceron femelle s'élève au chiffre fantastique de 45,460,800 à la huitième génération.

Les poissons pondent des œufs par centaines de mille. Le hareng, dont on vante la fécondité, ne produit que 10,000 œufs, une carpe 25,000, une perche 380,000, la femelle de l'esturgeon 7,653,200.

La palme reste à la morue : 9,350,000.

## LES BONS BILLS

Dans les couloirs du Parlement :

—Etes-vous pour mon bill, demande un agent parlementaire à un député.

Le législateur.—Décidément non, votre bill est un vol organisé.

L'agent.—Oh ! nous ne nous comprenons pas. Je parle de ce bill de cent piastres.

Le législateur, (l'examinant.)—Mais, c'est un bon bill celui-là, je voterai pour.

## QUELQUES DEFINITIONS

CHOSSES ET AUTRES : De la saucisse.

CHANTRE MINEUR : Le bébé.

TRAVAIL DE TÊTE : Le shampoo.

VELOCITÉ : Ce avec quoi on lèche une assiette chaude.

*Baliverne*.—Le goût de bien des gens, le talent de bien des sots.

*Berger*.—Rien de si joli, dans les romans.

*Bêtise*.—Maladie de l'esprit dont on ne souffre point.

*Bienfaiteur*.—Un monsieur qu'on se hâte de desservir aussitôt qu'on a mangé dessus, comme une table de restaurant.

*Bouche*.—Entrée en matière.

*Bourse (la)*.—Une baleine qui ne rend pas ses Jonas.

*Café*.—Arche de Noé, où l'on voit plusieurs espèces de bêtes rassemblées.

*Caissier*.—Homme qui n'a besoin ni de beauté ni d'esprit pour plaire.

*Condamné*.—Un homme pour qui l'on a toujours des égards. Car jamais il n'est exécuté sans avoir été "prévenu."

*Conscience*.—Sorte de miroir à deux faces, dont le cœur se sert pour faire sa toilette. Les fautes s'y reflètent du côté rajeunissant et les bonnes actions du côté grossissant.

HORS DE SAISON : 21 lettres de l'alphabet.

*Illusions*.—Poudre que le ciel nous jette aux yeux.

*Impossible (L')*.—Éternelle tentation.

*Inconstance*.—La faute de l'autre.

*Jockey*.—Un monsieur qui s'engraisse à se faire maigrir.

*Lancelot*.—Pompier.

*Laidueur*.—Une relieure qui ne donne pas envie d'ouvrir le livre.

*Lois*.—Barrières qui ne gênent que les honnêtes gens.

*Modèle*.—Billet de la bien-aimée.

*Opinion*.—Habit à revers.

*Opposition*.—Politique de refusés.

*Politique*.—Le Pactole des marchands de vin.

*Pose*.—La dignité des sots.

*Queue*.—Appendice utile aux singes et nuisibles aux hommes d'État.

*Sarou*.—Objet qu'on flanque à la tête des gens pour la leur laver.

## EN DESESPOIR DE CAUSE

*Maud*.—Que vas-tu faire, maintenant que pauvre *Soyeux* est mort ?

*Sibille*, (pleurant la perte de son chien favori.)—Je ne sais pas ; je crois que je vais me marier.

## JEAN QUI PLEURE



## JEAN QUI RIT



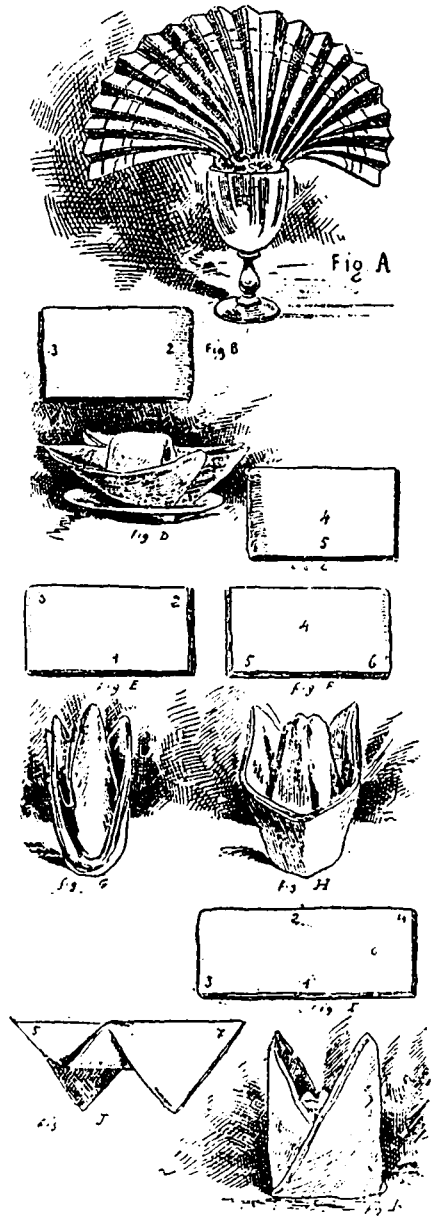
AU LECTEUR.—Vous croyez peut-être que les deux portraits ci-dessus sont imprimés. Détrompez-vous ; ils sont mobiles et quelque soit la vitesse avec laquelle vous ferez l'inversion de ce journal en leur mettant la tête en bas, ils se tourneront d'eux-mêmes aussi rapidement. Essayez.



L'ART DE PLIER LES SERVIETTES

**L'ÉVENTAIL.**—La serviette étendue sur la longueur et repliée en deux, toujours dans la longueur, ne doit pas avoir plus de douze pouces de largeur.

Faites alors de petits plis d'un tiers de pouce que vous repliez sur eux mêmes jusqu'à la fin de la serviette ; mettez-la dans un verre à pied et étalez-la en éventail.



Votre serviette étant dépliée et repliée comme il est dit au cœur, rabattez les numéros 2 et 3 sur le numéro 1 : retournez votre serviette sur une autre face ; saisissez alors les numéros 5 et 6 entre les deux premiers doigts de chaque main, retournez vos mains en serrant la serviette très fort et le bonnet chinois sera fait.

**LE CŒUR.**—Dépliez la serviette dans la longueur et repliez-la en deux sur une longueur d'environ 15 pes. Elle offre alors l'aspect de la partie supérieure de la figure. Rabattez alors le numéro 2 sur le numéro 1 et ensuite le numéro 3 sur le numéro 1 : retournez ensuite la serviette sur son autre face ; rabattez le numéro 5 sur le numéro 4 : prenez le numéro 6, faites le entrer en tournant dans le pli du numéro 5 et le cœur se trouvera fait.

**LE BONNET D'ÉVÊQUE.**—Notre figure montre les trois phases successives par lesquels doit passer la serviette dans cette opération.

Dépliez votre serviette dans toute sa longueur et repliez-la sur une longueur de 16 à 18 pouces suivant les dimensions et comme l'indique la première partie de notre figure. Rabattez le numéro 3 sur le numéro 2 et le numéro 4 sur le numéro 3 ; retournez votre serviette sur son autre face, en laissant tomber les deux pointes, comme l'indique la deuxième partie de notre figure ; pliez alors le 5 sur le 6 : rabattez la pointe numéro 4, retournez la face de votre serviette, et prenez la pointe numéro 7 que vous glissez dans le pli numéro 1. Le bonnet d'évêque sera fait et aura l'aspect ci-contre.

PLUSIEURS CORDES A SON ARC

*Le maître.*—François, tu as pris du vin dans cette bouteille, puis tu y a mis de l'eau, afin que je ne n'en apperçoive pas. De fait, te voilà ivre.

*François.*—Ah ! monsieur, je vous assure que vous êtes dans l'erreur.

*Le maître.*—Pas possible ! Avec la binette que tu as là ?

*François.*—Parole d'honneur. D'abord, je ne bois jamais de vin. Puis quand j'en bois, je ne le remplace jamais par de l'eau. Ensuite, quand j'y mets de l'eau, j'y ajoute du whiskey, afin qu'il reste aussi fort qu'avant. Vous voyez bien que je n'ai pas bu cette bouteille.

LES MOTS D'ENFANTS

—Tiens, regarde, ma petite fille, est-ce que tu m'as jamais vu les mains sales comme les miennes ?

—Oh ! non, pas moi ; mais ta maman à toi les a vues.

—Qui vous a créée, mon enfant ?

—Le bon Dieu m'a fait ce petit bout là, en désignant la hauteur de sa taille, lors de sa naissance, et puis ensuite, je m'a grandie moi-même.

*La maman.*—Allons, Clara, demande au bon Dieu qu'il fasse une bonne petite fille de toi.

*Clara.*—Mon Dieu, accordez-moi la grâce de faire une bonne petite fille, et si vous ne réussissez pas tout de suite, essayez plusieurs fois encore ; maman ne se fâchera pas.

*Oncle Georges, lisant un conte.*—Et quand l'homme fut rendu chez lui, il remercia le bon Dieu.

*Eva.*—Tourtoi il a remercié le bon Dieu ?

*Oncle Georges.*—Parceque l'ours ne l'avait pas mangé.

*Eva.*—Tourtoi qu'il n'a pas remercié l'ours ?

*Petit Jack.*—As-tu des bonnes dents, grande maman ?

*Grande maman.*—Non, malheureusement, je n'en ai plus.

*Jack.*—Dans ce cas, je vais te demander de me sercer mes noix.

**L'ARTICHAUT.**—Chacun sait faire une cocotte en papier : pour faire l'artichaut avec une serviette on suit exactement la même marche, seulement en pliant autant qu'on le peut afin d'obtenir le plus de feuilles possible. On prend alors le côté qui donne le plus de feuilles et on relève l'extrémité des pointes qui se trouvent en dehors. On pince fortement ces pointes avec les doigts en leur donnant autant que possible la forme des feuilles et l'ensemble d'un artichaut.

On opère de même pour les feuilles de l'intérieur et l'artichaut se trouve fait.

On ménage généralement une petite place au milieu pour y mettre un petit pain.

**LE BATEAU.**—Votre serviette une fois dépliée et repliée en deux sur une longueur d'environ 15 pes. ; repliez le 2 sur le 1 et le 3 de même sur le 1 : retournez-la alors sur son autre face et pliez le 6 sur le 4 et le 5 sur le 4. Pliez la serviette en deux par le milieu et le bateau est fait.

**LE BONNET CHINOIS.**—Le bonnet chinois offre dans sa construction beaucoup d'analogie avec le cœur.

## LE CHIEN

## LÉGENDE RUSSE

Au commencement du monde, Dieu créa la terre, et, au milieu de la Russie, il fit un jardin grand comme cent fois celui du Kremlin avec un grand poêle par-dessous pour empêcher les arbres de geler, et un grand vitrage dessus pour laisser passer le soleil et arrêter la neige. Puis il fit tout autour une clôture de mille verstes en forme de grillage avec des troncs de sapins pour empêcher le diable d'y entrer. Ensuite, il créa Adam et Eve, et il les mit dans le jardin, en leur donnant la permission de manger autant de pommes, de noisettes, de concombres et de klouevak qu'ils en voudraient, à condition de ne pas toucher aux pommes d'un arbre de sa réserve. En même temps, il leur recommanda de bien veiller à ce que Satan ne pénétrât pas dans l'enclos.

Adam fut content du marché, seulement il représenta à son maître que, s'il devait veiller le jour et la nuit, il y avait trop de travail pour un seul. Le Seigneur prit alors une noisette et en fit un chien gros comme un veau, avec un nez si fin qu'il sentait tout sur la terre à plus de 200 verges au-delà de la clôture, et une voix si forte qu'on l'entendait du ciel.

—Tiens, dit-il à Adam, voilà l'aide que je te donne pour te remplacer la nuit.

—Toi, ajouta-t-il en parlant à Michka, voici ta consigne ; le jour, tu dormiras tant que tu voudras, mais la nuit quand tu sentiras une odeur de soufre, surveille de ce côté, et lorsque tu verras le diable poser le bout de sa griffe sur ma grille, tu n'as qu'à appeler une fois, et Gabriel Bogdanovitch viendra. Comprends-tu ?

—Je comprends, répondit Michka.

—Bien ! dit alors le maître, je suis content de toi, et pour te récompenser, je te donne la treizième classe, un rang au-dessus des animaux, avec la noblesse personnelle et une peau sans plumes, ni poils, ni écailles, afin que tu sois plus ressemblant à l'homme.

—Michka, vous pensez bien, fut fier de tous ces privilèges. Il promit de bien faire son service, et le même soir il commença ses rondes.

Sur le minuit, le diable qui ne le savait pas là et qui sentait la chair fraîche dans l'enclos, sortit tout doucement d'un grand bois de sapins et vint droit à la clôture : Michka caché derrière un genévrier, disait en lui-même : Bon, tu vas avoir ton compte.

Le diable ne soupçonnait rien, et le voilà qui met la main à la clôture, et aussitôt le chien d'aboyer et le diable de se sauver. Mais Gabriel qui n'aimait pas à se déranger pour rien, courut après lui, et allez, allez, le diable de hurler, l'ange de taper, Michka de rire.

Plus de quinze jours se passèrent avant que le Cornu revint à la barrière ; cette fois il apportait des perdrix rôties et des plus grasses.

—Tiens, Michka, j'ai pensé à toi, je t'apporte du gibier, en veux-tu ?

—Lance par-dessus la grille, sans trop t'approcher.



Satan lança une perdrix, puis deux, puis trois, et à chacune il avançait d'un pas, sans faire semblant de rien. A la quatrième, le bout de son doigt toucha la barrière ; mal lui en prit. Michka, qui venait d'avaler la troisième, donna un coup de voix ; Gabriel fendit l'air comme un rayon de feu, et le pauvre diable retourna aux enfers tellement labouré par le knout archangélique que, pendant deux mois, il ne put plus mouvoir les jambes.

—Si tu n'avais pas aboyé, dit Gabriel au gardien, c'est toi que j'aurais knouté.

—C'est bon, Votre Excellence, j'aime mieux que ce soit l'autre.

Et quand le diable reparut, le dvornik du Paradis terrestre ne voulut même plus goûter à ses perdrix.



Mais Satan est un rusé compère ; chaque soir il venait à la grille sans y toucher, il faisait des compliments au chien et lui contait des histoires. Michka, à force de le voir, le prit presque en amitié ; la nuit il s'ennuyait tout seul et le diable l'amusait par ses bavardages. Plus de six mois se passèrent de la sorte.

L'hiver arriva ; c'était le premier que Michka passait sur la terre, et bien que dans l'enclos, comme il se tenait sur le bord, il sentait le froid du vent et de la neige.

Un soir qu'il avait fait sur la terre une bonne gelée russe, le pauvre chien trottait le long de la barrière sans pouvoir se dégourdir. Le diable, enveloppé d'un bon touloup, la tête dans un bonnet fourré et les pieds chaussés de grandes bottes de feutre, le regardait avec pitié.

—Pourquoi tes maîtres ne te donnent-ils pas un manteau ? demanda-t-il au chien. Avec ta peau nue, tu me donnes le frisson.

—Ma peau est un privilège, répondit Michka, dont les dents claquaient.

—Veux-tu un manteau comme le mien ? J'en ai un juste de ta taille ; je vais te le chercher.

Et, sans attendre une réponse, il partit en courant.

—Pourvu que je puisse aboyer, qu'est-ce que cela peut faire à mes maîtres ? pensa le chien. D'ailleurs, je le quitterai le jour quand il fera chaud.

—Tiens, voici, dit Satan, qui revenait tout essoufflé, et, pour te prouver que ce n'est pas un piège, je vais m'éloigner de cent pas pendant que tu l'essaieras ; attrape !

Et il le lança par-dessus la barrière.

Michka prit le touloup, le tourna, le retourna, le flaira sans y rien trouver à redire. C'était une peau fine et souple comme un roukavista, avec une fourrure noire et frisée comme celle de Soliman. Le diable était à cent pas. Michka ganta la peau : elle lui allait comme s'il fût né dedans et ne lui gênait ni le nez ni la bouche.

—Eh bien ! tu vois que je ne suis pas si méchant que le dit Gabriel, dit le diable en prenant congé de lui.

—Tu pars déjà ?

—Oui, j'ai mal aux dents, et je retourne à la maison. Bonsoir.

Quel original, se disait Michka en le sentant s'éloigner. Je l'ai fait éreinter deux ou trois fois, et il m'apporte un manteau léger, sur ma parole, bien chaud, bien coupé. Comme je suis à mon aise là-dedans !

En ce moment, il passait près d'un épais gazon, il s'y étendit paresseusement.

—On n'a plus besoin de courir pour se réchauffer. Comme je dormirai bien là, avec mes oreilles sur mes yeux ! On ne sent rien. Il est à plus de 200 verstes, puis il a mal aux dents. D'ailleurs, il me connaît, je l'ai fait éreinter deux fois déjà. Si je dormais, l'odeur m'éveillerait. Bien, en rond, comme cela. Il n'y a qu'une chose qui manque, le nez est trop découvert, mais tiens, je puis bien le couvrir avec ma patte, comme cela.



—Voyez-vous, quand on se couche et qu'on a chaud, c'est bientôt fait. Le diable le savait bien, le maudit ! quand il revint deux heures après avec des patins de neige pour ne pas faire de bruit et en se tenant sous le vent, Michka dormait, quoiqu'il fût en faute. Il rêvait qu'il venait de recevoir un autre rang avec la noblesse héréditaire, le titre de conseiller d'État actuel, et qu'on lui donnait une pelisse de martre comme celle de Savélieff, le marchand de première guilde. Ah ! bien oui ! le diable était déjà assis sur le pommier après avoir arraché deux poteaux.

Le soleil était levé depuis longtemps. Michka dormait encore. Tout à coup il entendit une voix terrible, comme celle de la grosse cloche d'Ivan Véliki, avant que les Polonais l'eussent fait tomber du clocher. C'était Gabriel Bogdanovitch qui l'appelait. Michka, éveillé en sursaut, essaya d'arracher son touloup. Mais le touloup s'était cousu de lui-même autour de son corps : le jardin était ravagé comme si la tempête y eût passé.—Les animaux s'enfuyaient de tous côtés. Michka voulut fuir aussi ; mais, avant qu'il eût quitté sa place, le knout terrible l'enveloppa. L'archange tenait parole.

—Maudit, dit-il enfin, sors d'ici, tu es condamné à la Sibérie ; tu n'as pas voulu surveiller dans le Paradis ; tu seras serviteur sur la terre ; les enfants d'Adam seront tes maîtres jusqu'à la fin des temps, et, en signe de servitude, tu porteras toujours le touloup que t'a donné Satan.

Depuis ce temps, les chiens ont un touloup velu sur le corps comme nous, et comme nous ils sont obligés de veiller la nuit. S'ils pouvaient entrer dans les églises pour obtenir leur pardon, ils recouvreraient la parole, et alors ils seraient plus que nous : mais cela n'arrivera pas, parce que les hommes, pour l'empêcher, ont mis des suisses afin de les chasser toutes les fois qu'ils se présentent.

—Mon pauvre ami, lui disait-elle, en pleurant, lorsque nous nous sommes mariés, il y a cinq ans, je ne m'attendais pas à te voir rentrer à une heure du matin.

—Et tu ne me verrais pas, non plus, si tu voulais te coucher à une heure raisonnable.

Le celeri guérit le mal de nerf. Nous croyons qu'en y ajoutant du thé on pourrait guérir la maladie des chars urbains. Du reste, il n'y a pas d'autres remèdes connus.

Quand Jonas sortit du ventre de la baleine, il s'écria : c'est assez.

Le propriétaire de moutons et le journaliste, connaissent également la valeur des ciseaux.

Le cheval et la pomme de terre font un excellent attelage. Le cheval tire et la pomme de terre pousse.

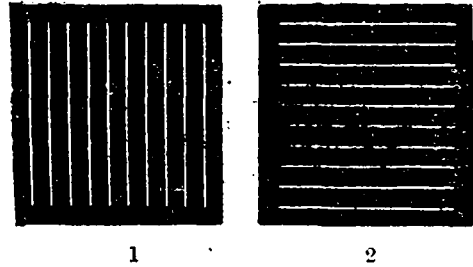
¶ Les femmes barbiers n'ont pas de succès, parce que les hommes trouvent qu'elles ont trop d'autres moyens de les raser.

A la suite d'une bagarre de hustings, entre orateurs, le vaincu expliquait son *black eye* : Que voulez-vous, il avait divisé son discours en tant de points, qu'il y en a un qui m'a noirci l'œil.

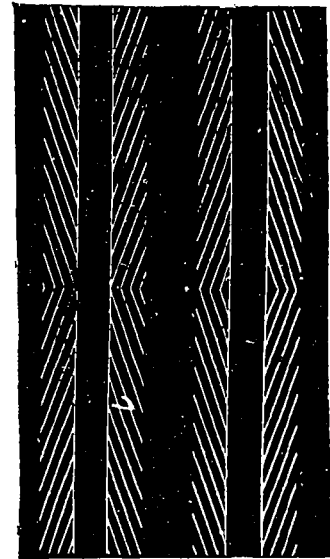
Il ne devrait pas y avoir de limite au trou de la serrure après minuit.

## ILLUSIONS OPTIQUES

Une dame qui veut paraître plus grande ou plus petite qu'elle ne l'est réellement peut y réussir dans une certaine mesure en s'habillant d'une étoffe rayée. Si les raies sont placées dans le sens horizontal, la personne paraîtra plus grande ; en les mettant au contraire dans le sens vertical, elle semblera de moindre taille. Il y a là un effet d'illusion optique, que l'on constate, mais que l'on ne saurait guère expliquer.



Par exemple, dans les deux premières figures ci-dessus, représentant deux carrés formés par des lignes parallèles bien que les côtés de ces carrés soient en réalité parfaitement égaux, on croirait pouvoir affirmer que la figure où les lignes sont verticales est plus large que haute, tandis que le contraire aurait lieu pour celle où les lignes sont horizontales.



Ce n'est pas le seul exemple d'illusion produite par le mode de relation des lignes. Dans la troisième figure quatre lignes rigoureusement parallèles paraissent se rapprocher ou s'écarter dans leur milieu, sous l'influence d'un système d'autres lignes disposées en arrêtes divergentes ou convergentes.

*Le patient.*—Docteur, je ne crains pas de mourir ; mais que j'ai donc peur d'être enterré vivant !

*Le médecin,* (d'un air encourageant.)—Que ça ne vous trouble pas ; je verrai à cela.

En descendant du pullman à la hâte :

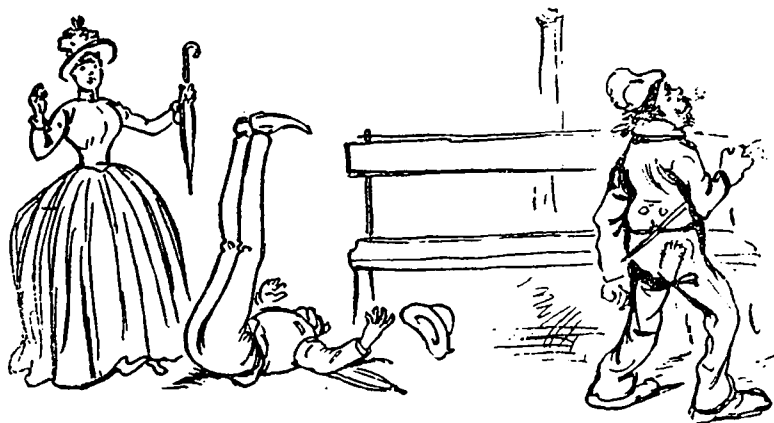
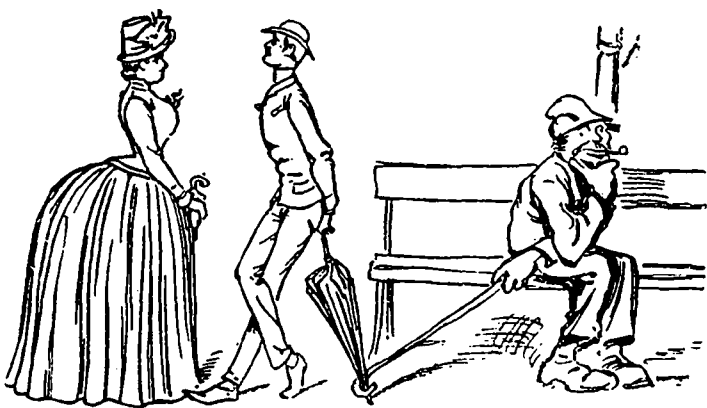
*Mère anxieuse.*—Clara est si évaporée. J'ai peur qu'elle ne tombe.

*Le père.*—Ne crains pas, les conducteurs de chars n'ont jamais encore laissé tomber une jolie fille.

*Le langage de l'habit,* (en flirtation.)—L'empreinte d'un pied sur la queue de son habit veut dire : "J'ai vu ton père."

## AU PARC SOHMER

(Romance sans paroles)



Un voleur est entré, l'autre nuit, dans la maison d'un avocat. Il a pu heureusement en sortir sans ne rien perdre que son temps.

Le plus proche qu'un vendeur de lait va de la vache, c'est de faire son compte sur du papier crème, ce qui devrait nous convaincre que ce n'est pas la crème qu'il faut fouetter, mais le vendeur de lait.

Traitez-vous les ivrognes, demande l'autre jour un pochard qui entre à l'asile de St. Benoit ?

—Oui, mon ami, certainement, lui répond le portier.

—Dans ce cas, donnez-moi un verre de whiskey, j'en suis un.

—Dis-moi donc, demande une jeune femme à son mari, après trois ans de mariage, qu'est-ce qui te plaisait en moi pour que tu pusses me choisir ?

—Du diable, si je peux m'en souvenir maintenant !

Les femmes ne sont que des illusions, disait le père à son fils.

—Mais alors, reprend le fils, c'est de là que vient l'expression : "Caresser une illusion."

Dans un ménage nouveau :

La jeune femme qui n'a jamais vu de poisson qu'en friture, donne ses ordres à la cuisinière partant pour le marché Bonsecours.

—N'oubliez pas l'anguille, surtout.

—Combien en faut-il, madame ?

—Oh ! après quelque hésitation nous serons dix ; à peu près trois verges.

—Comment corriger ma femme de cette tendance à exagérer ?

—Fais lui dire son âge, reprend un ami.

—Les femmes ce n'est bon qu'à nous rendre fous, disait un misanthrope.

—Et ce qui n'est pas raisonnable, reprend une jeune femme, c'est que la nature nous devance si souvent.

—Quand je veux que mes enfants s'aperçoivent de quelque chose, je ne prend pas la peine de leur expliquer ; je frappe du pied, et c'est fini.

—Oh ! naturellement, répond l'autre, ça couvre beaucoup.

Un pochard, dégringole l'autre jour du perron de l'Hôtel de Ville. La police accourt et le relève.

—Êtes-vous blessé ?

—Non, mais je ne veux pas pour tout l'or du monde que ces marches me retombent sur la tête.

Un juge Américain vient de décider, qu'un mari est obligé, quand requis, de dire à sa femme où il a passé la nuit.

Mais quand il ne s'en souvient pas !

—Ma tante, qu'est-ce qu'il faut faire pour faire passer la démangeaison que j'éprouve par tout le visage, demandait une jeune fille en regardant partir son fiancé ?

—Presque rien ma fille, demande-lui de se couper la moustache.

—Comment, Marie, vous voilà revenue à notre service, demandait la dame de maison à une ancienne servante. Il me semblait que vous étiez partie pour vous marier ?

—C'est vrai, et même que j'ai une servante, mais je m'ennuyais de ne plus être la maîtresse.

Lu sur la carte d'affaire d'un jeune médecin entreprenant : "En cas d'insuccès, je paie la moitié des funérailles."

—Mon fils, ne refuse jamais un avis. Pas dans le but de s'en servir, naturellement ; mais pour pouvoir, à l'occasion, le donner à d'autres.

—Comment se porte madame ?

—Superbement ; elle a une extinction de voix.

Un homme d'honneur ne devrait jamais dérober un baiser, quand il a les moyens d'en donner un.

## TROP DE DIAMANTS

Tatonnard, Félix pour nos lectrices, est assis dans un fauteuil, la tête nonchalamment appuyée sur le dossier, il tient un journal à la main. Devant lui, sur un guéridon, un écrin entr'ouvert laisse apercevoir deux diamants étincelants.

Ces bijoux sont destinés à être attachés aux oreilles délicates d'une jeune et aimable personne qui vient de l'épouser pour son argent.

Pendant qu'il songe à son bonheur; sans bruit, la porte s'est ouverte pour livrer passage à quelqu'un.

Jugez de la joie de Félix ! c'est elle... elle qu'il aperçoit, c'est la dame de ses rêves, la douce Amandine.

L'occasion est belle, l'amoureux la saisit ; il saisit également l'écrin, et mettant un genou en terre, il offre les pierres précieuses à la belle avec ces paroles plus douces que le miel des abeilles de l'Hymette :

— Acceptez ces diamants qui brillent moins encore que vos yeux.

A peine a-t-il achevé, qu'Amandine s'est redressée et lui a dit avec un geste de colère :

— Des diamants, à moi ! pour qui me prenez-vous donc, monsieur ; gardez vos générosités pour des vachères !

Cloué à sa place par la stupéfaction, Félix n'a pas cherché à la suivre.

Les paroles de la charmante Amandine l'ont du reste considérablement vexé.

— Offrir des diamants à une vachère, murmure-t-il, c'est par trop fort... et venir me dire cela en face... A-t-on jamais vu traiter de la sorte les boucles d'oreilles de mille dollars ?

— Non, ce ne sera pas à une vachère que j'irai les offrir, perfide ; ce sera à une autre femme qui les acceptera, elle, j'en suis sûr.

Et Félix est déjà debout, et il s'est mis en quête de la beauté qui doit lui faire oublier l'ingrate Amandine.

Enfin, il en trouve une ; il tend vers elle les deux bijoux qui tremblent au bout de ses doigts, et jettent des feux adorables.

Félix s'attend à voir cette fille d'Ève sourire et se jeter à son cou en lui jurant un amour éternel.

Mais non, la demoiselle s'est redressée, comme l'avait fait précédemment Amandine, et ainsi que cette dernière, elle a lancé à l'imprudent un regard noir en lui disant d'une voix pleine d'ironie : C'est tout ce qu't'offres.

Félix ne veut pas en entendre plus long ; il en croit à peine ses oreilles, il lui semble que la nature est bouleversée, qu'il marche sur la tête, que les caves sont maintenant au sixième étage.

Alors il en prend son parti : ces diamants que deux femmes charmantes lui ont refusés, il ne les offrira plus à personne, il va tout simplement aller les reporter chez le bijoutier qui les lui a vendus.

Il se dirige à grands pas vers chez Sharpley, il entre, son écrin à la main :

— Voici ce que j'ai acheté chez vous mille dollars il y a quelque temps, lui dit-il, à quel prix me les reprendriez-vous ?

Le négociant met ses lunettes, fait une grimace et dit : La monture est en or, elle vaut dix piastres, quant aux diamants, les voici, vous pouvez les garder, ça n'a pas de valeur. — Comment, mais ils sont faux alors. — Non, ils ne sont pas faux.

Désespéré, hébété, Félix sort de la boutique emportant ses dix piastres dans son porte-monnaie et les deux pierres dans le creux de sa main. Il les contemple un instant avec un sourire amer, le sourire de l'homme trompé qui se sent encore attiré malgré lui vers l'objet décevant ; puis il les donne à une petite fille qui jouait à la poupée, assise contre un des piliers de la voûte. L'enfant ouvre des grands yeux, regarde le monsieur qui lui a mis ces deux boules de cristal dans les mains, considère quelque temps tout étonnée le singulier cadeau qu'il vient de lui faire, et paraît se demander à quoi cela peut servir. Puis, après avoir mis les diamants dans sa bouche pour essayer leur degré de résistance ou pour en connaître la saveur, elle les jette avec dégoût sur la terre humide.

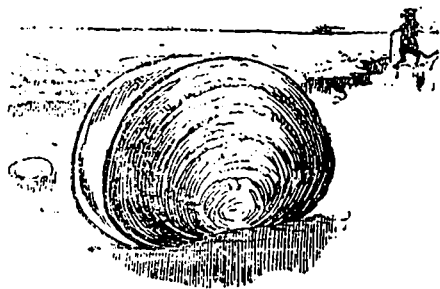
Félix a vu de loin le geste de la petite fille, et, scandalisé, il s'enfuit à toutes jambes. Pour le coup le malheureux Félix sent sa raison chanceler, et il court jusque chez lui ; alors il sent comme la pression d'une main s'abattre sur son épaule. Il se retrouve dans son fauteuil, son journal qu'il a lâché est encore étalé sur ses genoux, et l'écrin éblouissant est toujours sur la table. Dieu soit loué ! soupira Félix, ce n'était qu'un rêve, aussi la faute en est à cette maudite gazette. Et il relut l'entrefilet qui lui avait procuré un tel cauchemar : "On annonce qu'on vient de découvrir au Brésil un gisement de diamants ; on est sur le point d'en découvrir d'autres encore. Dans quelques années si cela continue, les diamants seront devenus aussi communs que les pierres..."

Au moment où il chiffonnait le journal qui se permettait des réflexions aussi sinistres, Félix se retourna, et se trouva, sérieusement cette fois, en présence d'Amandine. — Avez-vous fait un bon somme, dit-elle de sa voix charmante.

— Je rêvais à vous, dit l'amoureux. Et il lui tendit tout tremblant l'écrin traversé de chauds rayons.

Amandine sourit, et accepta le cadeau.

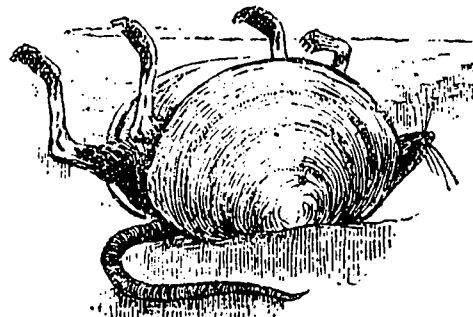
## SUR LA RIVE DE CARAQUETTE



RAT DES CONCESSIONS EN VOYAGE.—“Hallo ! Qu'est-ce que c'est ça ? Ça n'est pourtant pas un fromage...”



“Ça n'est pas tout-à-fait un nid...”



“Cependant, ça doit être une affaire pour se coucher. Je l'essaie.”



GARÇON DE FERME.—“Regarde donc Auguste ! Ça, ça court fort une huitre !

AUGUSTE.—“J'en ai ben vu ; mais c'est la première fois que j'en vois roder une.”

## LE MÉRITE AGRICOLE

La mise en force de la dernière loi de Québec, instituant la décoration du mérite agricole, nous rappelle la chanson qui courait les rues de Paris lors de l'établissement de cette distinction en France. Elle se chante sur l'air du *Petit bleu*, qui a tant fait fureur dans les cafés-concerts :

*Le p' tit bleu,  
Ça vous rarara  
Ça vous rarigote, etc.*

## 1ER COUPLET.

Ah ! monsieur, pour moi quelle ivresse !  
Quand j'ai reçu ce ruban vert,  
J'avais le cœur plein de tendresse  
Le ciel me semblait entr'ouvert,  
J'ai réuni tout' ma famille  
(Nous sommes quarant' deux, tout autant)  
Mon portier, sa femme, et sa fille  
Et j' leur ai dit en sanglotant.  
J'en suis bleu, suis bleu, suis bleu !  
Ce n'est pas une colle  
J'ai l' mérit', rit, rit, rit, rit,  
Agricol, col, col, col, col,  
J'en suis bleu, suis bleu, suis bleu !  
Ah ! morbleu ! sacrebleu ! ventrebleu ! bleu ! bleu !  
J'ai l' mérite agricole !

## 2ME COUPLET.

Puisqu'à la fin on me décore  
J'affirme ici de mon plein gré  
Qu'un gouvernement qui m'honore  
Mérite aussi d'être honoré  
Pour moi, je n'en veux pas démordre  
S'il est une justice au ciel,  
On doit créer un nouvel ordre  
Le Mérite ministériel.  
J'en suis bleu, suis bleu, suis bleu !  
Ce n'est pas une colle,  
J'ai l' mérit' rit, rit, rit, rit,  
Agricol, col, col, col, col,  
J'en suis bleu, suis bleu, suis bleu !  
Et ça me met la tête en feu.  
Ah ! morbleu, sacrebleu, ventrebleu, bleu ! bleu  
J'ai l' mérite agricole !

*Mr. de Style.*—Ma chère, je suis heureux de te voir plus gaie. Quand je suis parti ce matin, ton pauvre Fido était si malade que tu étais triste à mort. Il est donc mieux.

*Madame de Style.*—Non. Aussitôt après ton départ, madame Tiptop est venue me voir et m'a dit que ces chiens-là ne sont plus à la mode. J'ai jeté la vilaine bête dans la rue.

*M. de Prendsesaises.*—Pas de chance, j'ai perdu dix piastres ce matin.

*L'ami.*—Oh ! comment cela.

*M. de Prendsesaises.*—Je suis allé emprunter ce montant chez mon ami Donnetout, et, diable, il n'y était pas.

*Chez Carsley.*—Madame, après avoir inspecté tout le magasin, revient à une nouveauté qu'elle avait d'abord examinée en entrant.

*Madame.*—Est-ce bien la dernière mode ?

*Le commis.*—Ça l'était quand vous avez commencé à la voir ; mais maintenant je ne réponds plus de rien.

*Madame.*—Joséphine, je vous ai vu embrasser un jeune homme à la porte de votre cuisine ce soir. Que ça ne revienne pas.

*La cuisinière.*—Oh ! pardon, madame, je ne savais pas que c'était un de vos amis ; je ne le ferai plus.

Entre nègres :

*Dr Ebène.*—Votre enfant a l'air malade, madame Jaunissant.

*Madame Jaunissant.*—Oui, il a avalé un crayon de mine.

*Le docteur.*—Faites lui mâcher un morceau de caoutchouc une demi-heure après chaque repas, pour effacer les effets de la mine.

## LE TIR ET LES TIREURS

Le maréchal de Saxo disait que pour tuer un homme dans une bataille, il faut autant de plomb que le poids de son corps.

D'autre part, d'après un article de la *Nature*, il a fallu, pendant la guerre de 1870, treize cents balles pour abattre un soldat.

Gassendi, qui traita la question en mathématicien, trouva que le poids du plomb dépensé dans un combat était toujours de beaucoup supérieur au poids des hommes tués.

Le même calcul a été fait par les temps modernes. Ainsi, d'après M. de Chesnel, "il aurait été tiré du côté des Autrichiens, à la bataille de Solferino, 8,400,000 coups de fusils, et on évalue à 2,000 tués et 10,000 blessés la perte que le feu de l'infanterie a fait éprouver à l'armée franco-sarde."

Chaque soldat blessé aurait donc coûté 708 coups de fusil et chaque mort 4,200.—Or, comme le poids moyen des balles était de 1½ once il aurait fallu au moins 525 livres de plomb par homme tué. En sorte que, pour cette bataille, l'évaluation du maréchal de Saxe resterait au dessous de la réalité.

Pendant la guerre franco-allemande, le nombre des cartouches dépensées par les Allemands a été de 30 millions, celui des coups de canons de 362,000 et du côté des Français, le nombre des blessés ou des morts de leurs blessures a été de 35,000 environ.

Le soldat tire presque toujours sans viser.

Un officier nous racontait dernièrement que, pendant la guerre franco-allemande, il s'était trouvé avec une compagnie de chasseurs en face d'une seule vedette prussienne à cheval, placée sur un mamelon découvert à 750 ou 900 pieds.

Or, pendant plus d'un quart d'heure, cette vedette servit de cible aux chasseurs, 4,000 coups environ furent tirés : à la fin, le cheval fit un bond, se cabra et s'abattit, entraînant son cavalier. Une balle venait de l'atteindre. Or, il est à remarquer qu'un tireur exercé, connaissant bien son arme, serait arrivé au même résultat du premier ou tout au moins du second coup.

Un tireur d'une valeur moyenne, plaçant à 600 pieds au moins une balle sur trois dans une cible de 10 pouces, vaudra à lui seul le nombre d'hommes nécessaire pour tirer assez de balles pour arriver au même résultat. Une compagnie formée de tireurs habiles pourrait anéantir une armée.

## LE CARNET DE BAL

## NOUVELLE

Je l'ai retrouvé hier, au fond d'un tiroir, en rangeant les brassières et les bonnets de bébé.

Les plaques d'ivoire sont un peu jaunies ; le petit écusson d'argent est devenu noir, et l'on distingue à peine les initiales finement gravées : M. B., Marcelle Berthier, mon nom de jeune fille.

C'est sur ce carnet mignon, qui contenait une vingtaine de pages blanches, que j'ai inscrit la date de mon premier bal, et jeté à bâtons rompus, impressions, silhouettes et portraits, tout le fugitif mirage des nuits de fête.

En ai-je noirci du papier !

J'étais seule. Bébé dormait à poings fermés, et j'avais baissé la lampe. Dans la cheminée le feu crépitait, projetant des ombres sur les rideaux baissés et sur nos belles tentures hispano-arabes, rapportées, par Georges, de ses longs voyages.

Oh ! nos premières joies, nos premières déceptions, quelle empreinte ineffaçable elles laissent dans nos âmes !

Jours calmes et naïfs chagrins, espérances radieuses, chères croyances, folles illusions, j'ai retrouvé un peu de tout cela dans le carnet oublié.

Ce flacon magique, dont la senteur s'élève lentement, c'est un coin ensoleillé de ma vie, plus et mieux : c'est ma jeunesse !...

\* \* \*

Paris, décembre 188.

C'est pour ce soir !

Oh ! ce bal, ce bal me donne la fièvre. Mille inquiétudes me dévorent. Si mon corsage collait mal... Si j'allais paraître gauche, fagotée, pensionnaire enfin !

Dans le monde, comme sur la scène, le premier pas décide du reste et il ne faut pas manquer son entrée. Pour réussir vite et complètement, il faut de la hardiesse, du naturel, et aussi un grain de coquetterie... C'est positif, il en faut un grain...

Je habille, je habille, et ma robe n'arrive pas. Ces couturières n'ont pas de cœur... Au dernier moment augmenter méchamment vos angoisses !

Maman n'observe d'un air sévère.

Déjà elle m'a grondée, à table, parce que j'éparpillais dans mon assiette mes œufs brouillés. Dites, peut-on manger comme Gargantua, lorsqu'on va au bal ?

Or, sachez-le, il ne s'agit pas ici d'un bal blanc, une simple sauterie où un essaim de fillettes valsent, cotillonnent sans façon, mais d'un bal sérieux, d'un bal *selected* chez les de Framont, dont l'un des frères est ministre. Par conséquent, on rencontre là le monde diplomatique, la haute finance, et la plupart des collègues de papa à la chambre.

Papa est l'homme le plus aimable et le plus généreux de Paris. Si j'avais l'honneur d'être du sexe fort, j'aimerais assez la profession de mon cher père.

Haissez-vous le travail, tenez-vous aux relations avantageuse ? la perspective de transporter un jour vos malles et vos bibelots rue de l'Université, place Vendôme ou quai d'Orsay chatouille-t-elle votre amour-propre ? Vite, faites-vous nommer député. Vous y trouverez de nombreux avantages, la considération de vos fournisseurs, sans compter la joie sans pareille de contribuer, pour sa petite part, à renverser, de ci de là, un ministère.

...Coup de sonnette pressé, impérieux.

Qu'est-ce qu'il y a ?

C'est elle, j'en suis sûre ! Je sens l'approche de Mlle Gruchon aux battements tumultueux de son cœur .

\* \*

Oui, c'est ma robe... et jolie, adorable, divine... Imaginez une tombée de neige, un brouillard embué de rose comme un aurore de mai.

Cette couturière, quelle artiste !

J'aurais voulu la remercier, lui serrer la main.

—Chère demoiselle Gruchon, je...je...je...

Pas d'éloquence, mais de la sincérité.

Que mes bottines sont jolies. Fines, hautes, en satin d'un rose aussi pâle que des fleurs d'azalées !

Et ce collier de perles envoyé par grand'mère, qui miroite encore dans l'écrin, quelle joie de le mettre ! C'est lui qui m'embellira.

Quatre heures !

La fièvre me reprend... le moment solennel approche... Saints anges du paradis, assistez-moi !

\* \*

Le lendemain.

Je suis brisée, mais si heureuse !

Un succès, mes enfants, un vrai succès !

Dans la voiture, au retour, papa m'a embrassée avec tendresse ; il ne cessait de me regarder, comme si les louanges d'autrui lui eussent ouvert les yeux, pour la première fois, sur les mérites de sa fille.

—C'est vrai, Marcelle tu as été parfaite.

J'avais deviné mon triomphe en voyant Jeanne Desrue encore plus maussade que de coutume. Elle enrageait. Deux fois de suite elle est restée sur sa chaise. Moi, j'étais entourée, fêtée comme une petite reine.

Oh ! que c'est joli un bal !

Que la vie est bonne, facile, amusante... !

Je ne comprends pas vraiment ceux qui se plaignent et prétendent traverser "une vallée de larmes".

Le cotillon surtout m'a ravie. J'ai rapporté mes trophées pour les piquer sur les murs de ma chambre : ce seront mes premiers lauriers.

Ce cotillon inoubliable, je l'ai dansé avec M. Georges Le Breuil, le fameux M. Le Breuil, dont tous les échos à l'envie, chantent les louanges depuis six mois. Son père est l'adversaire du mien, à la Chambre. Ces messieurs s'estiment, mais n'échangent guère que de ces aménités parlementaires impossibles à répéter dans un salon. Et, malgré tout, c'est un honneur pour moi d'avoir si longtemps dansé avec ce grave M. Georges (il a 26 ans), car, outre des mérites transcendants, il est le point de mire de toutes les mères qui ont des filles à marier.

Moi, je m'en moque de cet homme grave, de ce prince charmant. Ce que je veux par-dessus tout, c'est rire, danser beaucoup, m'amuser perpétuellement

Paris, 24 décembre 188\*

Dansé encore toute la nuit.

Fête brillante ; cohue dans les salons ; musique délicieuse qui énerve à la longue.

J'étais, cette fois, en tulle bleu avec des traînes de lilas.

Dès en entrant, j'ai cherché, des yeux, M. Georges Le Breuil. Il n'était pas là.

Assise, j'ai examiné l'assistance, et, je ne sais pourquoi, une tristesse m'est venue. La première fois, je n'avais que la surface des choses : les bouches qui sourient, les diamants qui étincellent sur les épaules nues, tout ce luxe, cette mise en scène, qui éblouissent.

Hier, j'ai remarqué que plus d'un sourire est contraint, plus d'un front soucieux, plus d'un visage inquiet sous son masque de fard.

Que de popotages, de mensonges, de perfidies dans le monde ! Comme on y médit gaiement, comme on y calomnie sans remords, comme on s'y déchire avec délice !

...Cette absence de M. Le Breuil me paraissait étrange. Avait-il donc choisi sa fiancée ? Et, dans un coin retiré de ce bruyant Paris, en une pièce bien close, lui parlait-il doucement, tendrement ?

A propos, que dit-on à sa fiancée ?...

Je voudrais bien savoir au juste...

Un bataillon volant de petits jeunes gens imberbes, frisés comme des caniches, frétilaient devant moi pour se faire inscrire. Je répondais à peine, préoccupée, l'oreille tendue aux bruits de la porte. Je me réjouissais, je crois, de surveiller l'entrée de Jeanne Desrue.

Tout-à coup, au-dessus des rumeurs, au-dessus de la mélodie d'une valse jouée en sourdine, j'entendis distinctement l'hussier jeter un nom :

—Monsieur Georges Le Breuil !

Sans le vouloir, je serrai si fort mon éventail entre mes doigts, qu'une lame de nacre cassa avec un bruit sec.

Les petits jeunes gens se lamentèrent aussitôt, chacun prodiguant conseils et doléances. Je les écoutais à peine, le cœur serré par une angoisse soudaine.

M. Georges s'avança de mon côté, me vit très entourée, fit un pas en avant, deux en arrière, et, après un salut plus que froid, alla s'asseoir près de Jeanne, dont il s'occupa consciencieusement.

Il me fallut un effort pour me secouer.

Ma gaieté faisait long feu comme une fusée mouillée.

J'avais une envie féroce de taquiner, de tourmenter ces petits imbéciles dont se composait ma cour. Quelle différence entre eux et Georges ? Je les haïssais pour lui ressembler si peu...

Bah ! qu'importe ! N'avais-je pas le nombre ? Et j'ai dansé, dansé à perdre haleine, dansé toute la nuit à tomber de fatigue.

Lui, il ne m'a pas invitée une seule fois. Il n'a pas daigné s'apercevoir de ma présence : pas une fois, ces grands yeux bruns, si caressants l'autre jour, si glacials et si fiers cette fois, ne se sont arrêtés sur moi.

Pourquoi ? Qu'ai-je fait ?

Rire, est-ce un crime ?

Eh bien ! tant mieux si je lui déplais, car moi aussi je le déteste !...

7 janvier 188\*

Décidément la vie est triste à pleurer.

Depuis le dernier bal tout me paraît plus ennuyeux, plus morne qu'auparavant.

Pourquoi ???

12 janvier.

J'ai vu M. Le Breuil, en visite, chez la baronne. Il paraît sombre. Cela m'a fait plaisir. Son air railleur, au bal, m'avait tant vexée !... On assure qu'il songe à se marier, et va demander la main de Jeanne. Tant pis pour lui !

Jeanne est peu aimable et fort mal élevée.

Les hommes sérieux aiment-ils, par hasard, les éducations manquées ?

17 janvier.

Rencontré M. Georges dans l'allée des Acacias.

Il s'est arrêté pour présenter ses hommages à maman, et m'a enveloppée d'un regard pénétrant qui m'a fait rougir jusqu'à la racine des cheveux.

Pourquoi ?... Pourquoi ?...

30 janvier.

Septembre.

Je sais ! Mon Dieu, je sais !

Il va partir, quitter la France, s'en aller très loin, au Japon...  
On parlait de ce voyage, hier, au diner.

Un convive affirmait que M. Georges s'ennuyait à Paris, trouvait la vie mondaine fiévreuse et affreusement vide.

Mon beau-frère, un des meilleurs amis de M. Georges, interrompit pour dire à mi-voix, en s'adressant à maman :

—Je connais Georges mieux que personne, et je vous affirme qu'il s'éloigne la mort dans l'âme, par prudence et par raison, parce qu'il aspire à une union irréalisable pour motifs politiques.

—Bah ! riposte mon père, qui avait entendu, c'est un excès de susceptibilité ; les Capulets et les Montéguts sont morts depuis longtemps.

Mon beau-frère raconta alors que M. Le Breuil, compte écrire un grand ouvrage sur la Chine. Il veut étudier sur place cette civilisation étrange, la plus vieille du globe, et demeurée mystérieuse, immuable et jeune depuis plus de cinq mille ans.

6 février 188\*.

M. Georges, présenté par mon beau-frère, est venu hier nous faire ses adieux.

C'est un véritable événement !

Qui a donc désarmé, son père ou le mien ?

Le prétexte de cette visite était de prendre les ordres de maman, qui avait manifesté à son gendré le désir de posséder différents objets authentiques provenant de Kioto.

M. Le Breuil a été d'une correction parfaite.

Son beau et bon visage paraissait aussi calme que de coutume. Seulement, une ride, que je n'avais pas encore remarquée, traversait son front, et sa bouche avait un pli de mélancolie.

Moi, j'ai dû lui paraître stupide, car de la durée de la visite—un quart-d'heure environ—je n'ai pu trouver une phrase intelligente, un seul mot à placer.

A la porte du salon, il m'a tendu la main presque timidement, et m'a jeté un regard si navré, si suppliant, que j'ai senti brusquement des larmes me monter aux yeux.

7 février 188\*

J'ai pleuré toute la nuit seule dans ma chambrette, la tête sous l'oreiller pour étouffer mes sanglots.

Mon Dieu ! mon Dieu !

Ai-je donné mon âme sans le vouloir, sans m'en apercevoir ?

Est-ce ainsi que l'on aime ?

Alors, aimer, c'est souffrir, c'est ouvrir son cœur tout grand aux anxiétés et aux déchirements...

Mon Dieu ! vous qui êtes au Japon comme ici, veillez sur le voyageur, préservez-le des dangers qui rôdent dans les nuits noires et sur les routes sans fin.

Juin 188\*.

Des mois, des mois sans écrire.

Mon beau-frère a reçu une lettre de M. Georges. Il est à Kioto, il a visité Hong-Kong, Pékin et Yeddo. Il a beaucoup travaillé. Il parle avec admiration de ces pays lointains où il y a tant de ruines et tant de fleurs, tant de palais et de huttes de bambous, et, de plus, un ciel merveilleux dont la lumière ardente colore les rizières, irise les canaux où circulent les jonques, les lacs où poussent les lotus...

Pour moi, rien, pas un mot, pas un souvenir. Bah ! se rappelle-t-on longtemps d'une fillette que l'on a fait valser un soir ?

Juillet.

J'ai beaucoup réfléchi.

Maman, elle-même, trouve que je deviens sérieuse. Plus de poudre ni de chapeaux excentriques, je renonce au monde, à ses pompes, à ses œuvres. Eh bien ! voulez-vous savoir le résultat de mes longues méditations ?

A l'automne, lorsque M. Georges Le Breuil reviendra du Japon, moi j'entrerai au Carmel. J'ai la vocation, je le sens, j'en suis sûre, et j'aime l'ombre du cloître, les longues prières, à genoux sur les dalles du cœur, les spalmodies que l'encens embaume et monte lentement à la voûte.

Le monde n'a qui me tente. Lasse de la comédie qui s'y joue, je regarde en haut si rien de nouveau, si rien de meilleur ne viendra.

Revenue de Trouville ; trop de bruit, existence pareille à celle de Paris, je persiste par conséquent dans ma résolution d'entrer au couvent. Même, dans un élan de sincérité, j'en ai prévenu maman. Elle a levé les bras au ciel avec une exclamation de stupeur.

—Encore une toquade, Marcelle ! s'enterrer vivante, à dix-huit ans, quelle folie !

Par exemple, maman ne sait pas pourquoi j'ai pleuré le 7 février dernier. Seul, le petit Bouddha ventru, posé sur mon étagère, ne regarde le soir feuilleter des livres de voyage sur la Chine, et rester longtemps penchée sur une carte du Japon.

1er octobre 188\*.

La bruyante vie d'hiver va recommencer bientôt. Mes pensées s'assombrissent de plus en plus.

Mon carnet est fini.

Ce pauvre petit carnet n'a-t-il pas eu une destinée étrange ? Fait pour une saison, il n'aurait dû porter sur ses feuilles satinées que des dates de fêtes. Et voilà que dès les premiers accords de l'orchestre, des larmes viennent dans les yeux de celle qui devait rire toujours, et ces larmes tombent une à une, amères et pressées, sur ce carnet de bal.

—a dormir maintenant, pauvre, ta tâche est finie. Bientôt tu serviras à allumer mon premier feu d'automne.

Un an après.

Je me marie !...

Oui, oui je me marie, c'est officiel, annoncé ce matin dans tous les journaux du high-life, si né et paré devant notaire...

Et c'est lui que j'épouse, lui, Georges Le Breuil, retour du Japon !

Oh ! ne me demandez pas comment ce miracle-là s'est fait. Jo n'en sais rien, il s'est fait, voilà tout, ça me suffit. Pourtant, attendez, je me rappelle... Une après-midi, j'étais seule au salon en train de coudre des chemises pour les pauvres... Le domestique introduit un visiteur sans l'annoncer, je lève les yeux... c'était lui... Je dus rougir et pâlir dans la même seconde... d'émotion, la surprise, vous comprenez...

Lui aussi, paraissait fort agité.

Brusquement, il m'a tendu la main, disant sur le ton de la plus ardente prière :

—Mademoiselle Marcelle... pour la vie, voulez-vous être ma femme ?

Et moi, sans hésiter une minute :

—Oui, monsieur, je le veux bien.

—All right ! fit la voix musieuse de mon beau-frère, entré sans doute en même temps que M. Le Breuil, et auquel je n'avais pas pris garde. Vous le voyez bien, mon cher, le moyen était excellent... pas très correct, mais excellent quand même. J'avais, d'ailleurs, avant d'agir, l'approbation paternelle.

Je sautai au cou de mon beau-frère pour lequel, je le confesse, je n'avais eu jusqu'alors, qu'une médiocre sympathie. Aujourd'hui, ma reconnaissance est acquise à celui qui m'a donné Georges, ce cher Georges qui a été le seul rêve, et sera la grande, la meilleure affection de ma vie...

Quelques lignes ajoutées au crayon.

—Georges est entré dans ma chambre pendant que j'achevais la lecture de mon carnet, perdue dans les impressions très douces de ce passé déjà ancien. Il a voulu voir ce que je cachais précipitamment sous le tapis, et comme je n'ai jamais de secret pour mon mari, je lui ai laissé parcourir ces pages naïves tracées jadis par Marcelle Berthier.

Assis près de moi, sous la lampe, il a lu très attentivement. Après, il a essuyé une trace humide sur sa joue brune et m'a dit :

—Oh ! ma chère petite chérie, je vais t'aimer plus encore, si c'est possible...

Nos mains se sont rencontrées, se sont étreintes ; puis, nous sommes restés silencieux...

Bébé s'agitait, secouant ses rideaux de mousseline, bébé un autre Georges, mais tout mignon, tout frère celui-là ! Oh ! que nous le chérissons, cet ange blond et rieur, arrivé à la saison des lilas pour garder et bénir notre foyer.

MARIE DE BESNERAY.